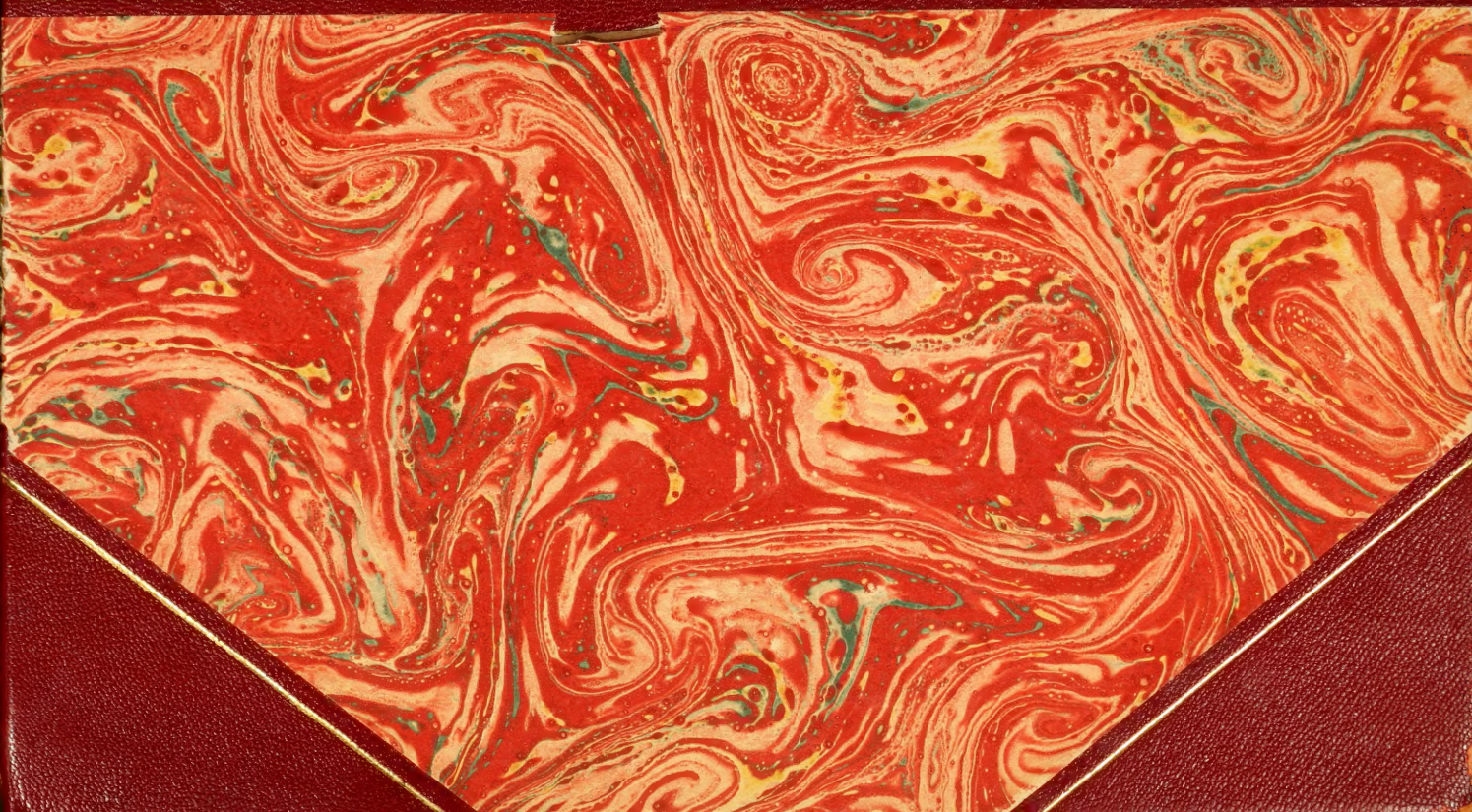
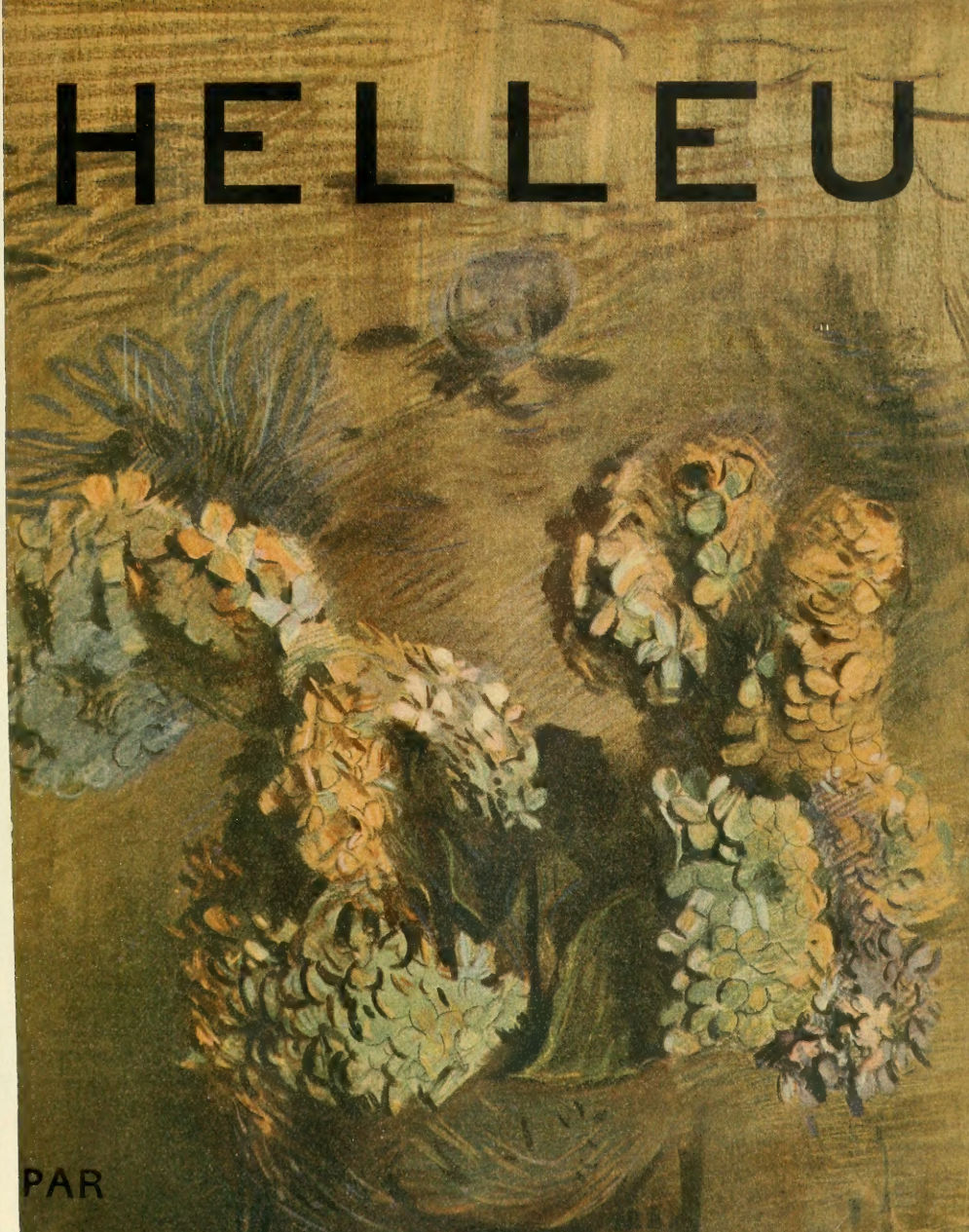
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00082569 5



HELLEU



PAR

ROBERT DE MONTESQUIOU

EX LIBRIS

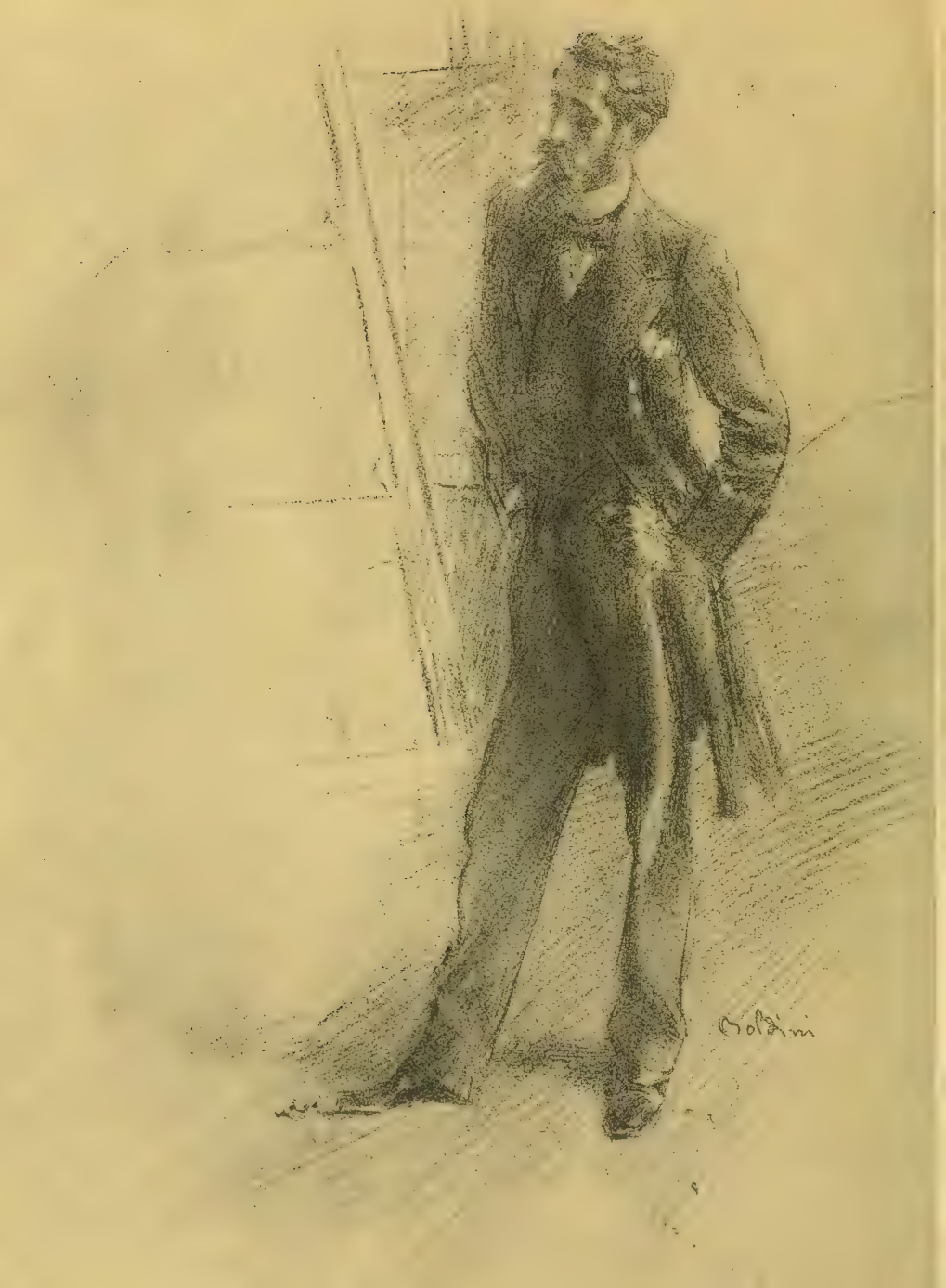
GERLOF
VERWEY

Paul Helleu

Peintre et Graveur

JUSTIFICATION

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
100 EXEMPLAIRES SUR PAPIER JAPON
NUMÉROTÉS DE 1 A 100


Boldini

I

HELLEU, PAR BOLDINI

Robert de Montesquiou

Paul Helleu

Peintre et Graveur

PARIS

H. FLOURY, ÉDITEUR

1, Boulevard des Capucines, 1

1913

LIBRARY
SEP 28 1971
UNIVERSITY OF TORONTO

A

MADAME

PAUL HELLEU

à

« la multiforme Alice
dont la rose chevelure
illumine de son reflet
tant de miroirs de cuivre ».

Robert de Montesquiou

II

LA CHEVELURE DORÉE

I

Nos amateurs d'art persisteront-ils à demeurer des amoureux de bric-à-brac, moins la géniale autorité, sans la supérieure indépendance d'un Goncourt devançant la mode, la créant, avec sa richissime collection de dessins, amassée à si peu de frais ! rien que racheter ou conserver des papiers d'emballeur, des enveloppes de paquets ;

Veuillot aurait dit : « autour d'un ressemelage » ?

Certes, d'importantes leçons nous sont venues de cette vente, qui n'aura pas mérité uniquement l'épithète d'*interminable*. Le billet de mille froissé autour de cette épreuve de la *Bouquetière* de Boucher, en marge de laquelle se lisait encore, au crayon, le prix que l'avait vendue, aux deux frères, le père même de l'expert Danlos : trois livres dix sols, devra, s'il est bien entendu, persuader aux acheteurs qui n'ont pas le seul souci de se montrer riches, que c'en est fait de ces antiques achats, enlaidis de gros prix, et qu'il faut désormais laisser aux maniaques ou aux musées.

Il est encore de nobles, de plus récents objets méconnus, qu'il siérait de grouper glorieusement et modestement, ainsi que l'ont fait les Goncourt, pour la première et la plus importante partie de leur collection. C'est

ceux-là qu'il devient spirituel de rechercher ; et puisque la mode s'adonne aux reconstitutions, c'est le *suranné* qu'il faudrait reconstituer, pour ne pas retarder sur les trouvailles.

Seulement, une sincérité est nécessaire à la mise en pratique de ce conseil, que je donnais déjà il y a pas mal d'années, et que je vois suivre par des jeunes gens, qui me paraissent lui substituer plus d'affectation que d'application. Que penser, par exemple, d'une Exposition du *Dandysme,* dans laquelle ne figure pas un seul portrait de d'Orsay? Je n'en croyais ni mes yeux, ni la logique, ni la distraction, ni la naïveté ; tout comme le jour où le nom de Madame Lebrun ne fut pas prononcé, dans une sensationnelle manifestation en l'honneur des peintres du Dix-Huitième Siècle.

Le *Bertin* d'Ingres (pour en revenir à de plus hautes statures) était, il y a quelques années encore, à la portée d'hésitantes collections, qui n'en ont pas voulu, et qui se

seraient pourtant haussées, en se l'appropriant, à une noblesse historique.

Mais de plus sensibles conseils se devraient imprimer dans les cerveaux, sous le martel de ces enchères ; sans omettre cette réflexion que Watteau n'a pas toujours été mort, et qu'il s'est parfois rencontré des amateurs éclairés pour faire exécuter, *par des vivants*, des décorations et des objets d'art d'autant plus discutés à leurs débuts, que l'avenir leur doit être plus clément ou plus fervent, et qui deviendront des chefs-d'œuvre.

Car c'est une haute dignité, considérer les choses actuelles, avec le regard renseigné dont les contempleront, dans l'avenir, ceux qui les comprendront enfin !

Un ardent désir de se signaler, dans ce genre, me paraît une noble et charmante descente du Saint-Esprit sur une tête fortunée ; et l'on ne cesse de l'attendre, même après tant d'espoirs avortés, d'exaltations follettes, de con-

sécrations falotes et de formidables oublis.

Des erreurs, des écoles comportent, en cette voie, plus de dignité, que de timides réussites sur des chemins parcourus ; et j'aime mieux certains essais violents et saugrenus du pauvre rêveur de Bavière, qu'une récidive de Salon-Soleil ou de Boudoir-Rococo, dont ce Louis-là sut du moins les manquer tous !

Oui, je veux rajeunir l'extase des regards, renouveler l'appétit des sens, au début d'un repas, à l'aurore d'une fête ; je demande à m'enivrer réellement, fictivement, en de modernes vases murrhins ; je réclame un *surtout* de table qui associe des cristaux d'Émile Gallé, le verrier fée, à des émaux du bijoutier magicien, René Lalique ; j'exige que le festin qu'il ornemente soit servi sous des coupoles pleines de muses dues à Stevens et à Whistler, de Femmes-Fleurs par Boldini et par ce multiple Besnard, que les circonstances et son

génie ont mis en état de prouver jusqu'où il pouvait élever, dans le divin et dans l'humain, l'art de la décoration murale. Et que ces beaux spectacles nous soient offerts entre des parois qui se creusent sur de profonds et mystérieux panneaux de Lobre, et des frises où Maurice Denis (dont les inoubliables fresques de la chapelle Cochin ne sont pas loin d'évoquer Gozzoli) fait sonner du cor dans les bleus espaces, et donner de l'hallali au plus haut des cieux, par les anges bottés de la Chasse à Courre.

Ces noms seuls, pour grands qu'ils soient restés, pour amplifiés même qu'ils m'apparaissent, disent que ces réflexions ne datent pas d'hier. Je vois bien ceux que l'actualité entendrait me leur faire substituer. Je n'y souscris qu'avec une réserve, dont je voudrais qu'elle fût du discernement. Certes je ne tiens, en aucune manière, pour une réalisation de mon vœu, l'apparition née du sillage de

Beardsley embourgeoisé et de Bakst bêtifié, d'une école à la fois abracadabrante et enfantine, dont les combinaisons disgracieuses et criardes me font penser à un joujou de Nuremberg pour parents terribles. Fâcheux ensemble duquel les contours sans courbes nous menacent de finir dans le *Magenta*, comme nous avons commencé dans le *Solferino*, vilaines et vineuses couleurs guerrières de notre jeunesse.

* * *

Que de fois ces pensées me sont venues devant ces émouvants aspects de *Versailles* exposés au Champ-de-Mars, par notre subtil ami Helleu, à la gloire de qui l'on pourrait bien — mis en goût d'anciennes citations — transposer ce vers :

Peintre, cesse de vaincre ou je cesse d'écrire !

Car entre, à vrai dire, de flatteurs succès,

il faut pourtant la cécité même de ceux qui l'admirent et s'adressent à lui, pour n'avoir pas encore entendu les mélodiques accords qu'un si harmonieux peintre pourrait faire rendre aux heureuses murailles qui lui seraient confiées.

C'est avec plaisir et peine que je l'ai appris, des amateurs intelligents se sont partagé ces ensembles automnaux. Ce ne sera qu'un doux et triste tableau, dans chacune de leurs collections, sans nul doute délicatement élaborées. Mais le bel et mélancolique Boudoir de l'Automne, aux tentures en *quinze-seize* bleu pâle, dont c'étaient là les dessus-de-porte nés, et que l'artiste eût complété des fresques exquises et impatientes, desquelles ses brosses sont remplies, le voilà veuf d'une de ses tapisseries dorées!

Tous les brocarts de l'Arrière-Saison, pittoresquement décrits par une Sévigné, Helleu les a souvent peints dans ses toiles enchan-

tées. Octobre y pleure des larmes d'or sur des Olympiens désolés ; et ce sont des automnes plus anciens, dont s'attardent les reflets, sur les groupes de ce bassin, où des feuillages jaunis se sont défilés, comme les grains de chapelet d'un abbé musqué, les perles mortes d'un collier de favorite.

Mais combien d'autres chambres, en des styles divers, et différemment élus, se sont offertes aussi vainement, sous le pinceau d'Helleu, au millionnaire inéclairé ou inattentif, à l'affût d'un Hubert Robert retouché, ou d'un Canaletti apocryphe !

J'ai vu de quoi tendre toute une *Salle des Fraîcheurs*, sous des panneaux de mer, glauques et azurés, où claquent et se diaprent les drapeaux des yachts, où des jetées se fleurissent joyeusement de toilettes et de parasols.

De plus suaves rayons ont couru sur la palette de notre peintre. Il les faudrait décrire

avec détail. Si les navires lui furent chers, il aima non moins les nefs de notre salut, les frais vaisseaux, pleins de reflets et d'encens, des cathédrales pensives. Les taches arc-en-ciélées, que le soleil fait se mouvoir au long des murs et courir sur les tombeaux, en jouant à travers les verrières, le peintre a su fixer leurs insaisissables tons d'althœas satinés et lisses. Mais, agonies d'automne, flots soleilleux, mausolées où le jour expire, qui saurait vous peindre, que de tons de fleurs, que de teints d'enfants et de femmes?

Femmes-fleurs, fleurs-enfants, ce sont les vrais modèles d'Helleu, rare maître des élégances; ses pastels de la Comtesse Greffulhe seront des émerveillements de l'avenir, et ses bleus hortensias sont pleins de rêves.

Goncourt l'a dit dans la délicate préface, dont, à ma requête, un peu, — j'ose le rappeler, — il ornementa, en 1895, un catalogue de ces eaux-fortes d'Helleu, aujourd'hui

célèbres, et dont une importante collection, en très belles épreuves, fut le joyau d'une suprême vacation de la vente d'Auteuil ! « Je ne sais pas un autre mot pour les baptiser, ces pointe-sèche, que de les appeler les *instantanés* de la grâce de la femme. »

Qu'ajouter à cela, si ce n'est qu'il y faudrait moins - et davantage à savoir, après la décorative consécration de cette *Préface* d'un Goncourt et l'estime ancienne des critiques perspicaces ou des amis compréhensifs, il y faudrait, dis-je, comme dans les *Mille et Une Nuits*, l'apparition imminente d'un Palais d'Aladin, mais aux murs blancs et nus, et qui s'en retourneraient délicieusement revêtus par Helleu, avec toutes les nuances des cieux et des ondes, et de la mort du soleil parmi les vitraux, et de l'agonie des étés au seuil des automnes...

* * *

Ces lignes, ou presque toutes, ces lignes

dont notre défunt ami Rodenbach goûtait le *finale*, je suis heureux d'en reprendre, avec moins de sécheresse, la graphique pointe-sèche, naguère ébauchée par moi, et publiée, d'après Paul-César Helleu, dessinateur, peintre, pastelliste, pointe-séchiste.

Longtemps confiné, par la manie de catégories où le public se complaît, dans la troisième de ces appellations, je soupçonne Helleu de lui garder rancune, tout comme Balzac s'irritait de s'entendre appeler : *L'Auteur d'Eugénie Grandet,* au détriment de tant d'autres œuvres. Aussi semble-t-il que le pastelliste qui, dans cette branche de son travail, avait, à sa façon, comme Hugo l'écrivait de Baudelaire, « inventé un frisson nouveau » préfère momentanément aux délicates irisations de l'art de Vivien, de Latour, de Perronneau, de La Rosalba et de Liotard, le rouge et le noir des crayons de Watteau; et, mieux encore, les savantes égratignures du diamant sur le cuivre.

Je regrette, pour ma part, et quel que soit mon goût pour ces gravures, leur substitution, désormais presque intégrale, dans l'œuvre d'Helleu, à ces grands pastels qu'il produisait en nombre, il y a tantôt dix ans, dans le même temps que Forain exposait le beau portrait — qui surprend dans son œuvre, et qu'il peignit, de grandeur nature, d'après Mademoiselle Bob Walter, en costume du Dix-Huitième Siècle, d'un pâle bleu Wedgwood, et sous un chapeau de bergère. Qu'est devenu ce tableau, que j'ai vainement redemandé à l'exposition récapitulative du peintre de *Doux Pays* ?

C'était aussi le temps où le maître Boldini, jusque-là lui-même plus exclusivement voué à des tableaux de genre, se prit à amplifier leurs personnages menus et déguisés à l'Empire, jusqu'aux proportions de ces grandes figures si verveusement parisiennes.

Les Parisiennes d'Helleu se caractéri-

saient, et le désignèrent, dès le début, par un raffinement distingué et inimitable.

Pour la toilette, de préférence toujours sobre ou sombre, aux tons tendres ou discrets, on eût dit des Anglaises habillées Rue de la Paix, ou des Françaises vêtues à Londres. Une sorte d'ajustement élégant, sans rien de voyant ou de vif, fait de toute rare jeune femme qui eut le goût de s'en décorer, un motif inné pour Helleu, dans un salon ou sur une promenade.

Je regardais hier son tout dernier modèle : une jeune dame, une Américaine, pensivement jolie, mince, grande et gracieuse. Certes, des affinités électives du goût choisi, de ce que j'appellerai du tact dans la mise, avaient fait se rencontrer le sujet et le peintre. Jamais le second n'aurait pu indiquer au premier une si exacte réalisation de l'atour sans clinquant ; jamais l'autre n'aurait su revêtir, sans personnelle prédilection, une parure si adéquate. Un costume de demi-deuil, mêlé de crêpe de Chine

noir et de pékin noir et blanc, aux raies inégales, où des boutons de cristal taillé faisaient s'égoutter comme des briolettes. Un chapeau d'une sparterie d'un noir mat, ni trop volumineux, ni trop cabossé, mais d'une courbe agréable.

Le noir sied aux modèles d'Helleu. Un de ses grands, et des plus séduisants pastels, dont je me souviens bien, représente une jeune femme en noir, décolletée. Elle tient à la main un éventail argenté, qui se déplisse comme un papillon au clair de lune. J'insiste sur cette comparaison et sur ce détail, en apparence léger, significatif chez ce peintre délicat, de quelques-unes de ses tendresses artistes.

Vibrant émule des Outamaro et des Okousaï, Helleu ébauchait, un jour, pour moi, un projet de kakémono, d'après une vitrine de ces fleurs ailées. Mais que n'a-t-il vu la prodigieuse collection de ces insectes, récoltée sur d'exotiques calices (dont ils avaient hérité les coloris), par un chasseur de chimères !

De par la munificence d'une femme de goût, que j'eus le bonheur de seconder, elle chatoie aujourd'hui dans un musée d'art décoratif étranger, cette pinacothèque aligère et florifère. Elle enseigne à de jeunes ornemanistes studieux (que Chavannes eût aimé représenter, en ces audacieuses copies du chef-d'œuvre de la Création) à tirer, comme l'a fait Lafarge, l'ingénieux rénovateur du vitrail, de la vivante et mouvante verrière offerte au regard par le vol du *Danaïs Tytia*, papillon de l'Amérique du Nord, la rayonnante mise en plomb de vitraux ineffables. Les chinages du *Teinopalpus Impérialis*, papillon hindou, les formeront à zébrer de frissons soyeux, de féminines écharpes. Et n'est-ce pas avec un religieux émerveillement qu'ils apprendront à vénérer, en tel autre papillon indien, le modèle initial du textile type, du parangon omnicolore et harmonieux de tous les tissus, du châle de cachemire ?

J'imagine que le numéro 506 de la collection,

le *Pyrameïs Atalanta*, papillon américain, dans lequel je ne sais quelle patiente loupe réussit à dénombrer quatre-vingt-sept couleurs, ne fut pas non plus étranger à la composition du *schall* de Madame Firmiani et de la Cousine Bette. Mais quelle autre plus magicienne lentille saurait répartir, dans l'aile du Protée des êtres, l'infinie multiplication de ses caprices et de ses rôles?

J'en aimerais catégoriser les inépuisables similitudes. Je préfère les présenter, au cours, en apparence incohérent, d'une notation à vol d'insecte. Elles sont disparates et inouïes. Une tête de mort, une carte géographique, et le bariolage tape-à-l'œil d'un accoutrement de pitre. Des lunules d'or, ici; et là, des lunules argentées. Le rouge et le noir d'un Méphisto; le rouge et le noir d'un vase étrusque. La tache vermillon d'un bouchon de ligne, ou de ce haillon rouge dont Corot aime à piqueter le vert gris d'un brumeux paysage. La fervi-

dité du feu, la transparence de l'aquarelle ; le blanc et le bleu d'un autel virginal ; la pluie d'or de la Danaë mythologique. D'élégants rappels de toilettes ; d'indéplissables plissés, une robe d'été en jaconas, des costumes de *yachting ;* une fiancée, un jour de contrat ; un demi-deuil de veuve consolée. - Le bois : les entre-croisements de la marqueterie, les perforations du liège. Des métaux : un cuivre automnal, des damasquinés, des niellures. Les gemmes : des œils-de-chat, des chrysoprases, des opales. Le ciel : un couchant vénitien, un firmament scintillant d'étoiles.

Et tous les phénomènes de déguisement, dont plusieurs sont des procédés de protection, réellement accordés au préciosissisme papillon, moins par surcroît, que par garantie. En voici un, tout vêtu de vert, antenné de deux panaches géants, et qui fait s'envoler comme une grenouille emplumée. Un autre, qu'il faudrait nommer : papillon-edelweiss,

le missionnaire des névés, maternellement armé par la nature, et orné, par elle, pour lui dérober de frigides pollens, sous sa robe d'un blanc gris, toute fourrée d'un duvet candide. - Celui-ci semble découpé dans ce tulle végétal en lequel le ver à soie transforme la feuille du mûrier, et que les Chinois décorent de peintures ; celui-là, pour décevoir son ennemi, devient, rien qu'à se refermer, une feuille morte, à s'y méprendre. De plus rares, se refermant à leur tour, se déguisent figurativement en serpent, ou en hibou, pour terrifier l'adversaire. Un petit bruit d'ongles est, à tel sujet, le moyen de défense singulier dont la Providence lui fit un chasse-mouches. Mais les mieux gardés ne sont-ils pas ces deux-ci, dont le goût est si doux, qu'il leur faut ces deux sosies amers pour assurer la conservation de leur trop suave espèce ?

Qu'on s'étonne, après de tels prodiges,

que Baudry, dont les dernières peintures n'en témoignent que trop, n'ait pas voulu donner un coup de pinceau, sans l'assortir à un papillon piqué au châssis de sa toile; que le papillotant décorateur Chéret use, dit-on, du même artifice pour communiquer à ses affiches, tant l'irradiation du coloris que les attitudes voltigeantes; qu'Helleu, enfin, ait tenté l'impossible kakémono dont je parlais au début de cette incidente.

Cette aile de papillon qu'est l'éventail, nous la retrouvons aux mains gantées d'une autre jeune femme en noir, décolletée en cœur, et qui, la première, au Salon des Pastellistes, fixa la faveur du public et l'attention de la critique. Une tiède atmosphère du soir, rosie à travers l'abat-jour, par une lampe discrètement allumée, quelques fleurs, et cette autre aile, d'ange celle-là, qu'est une harpe debout et silencieuse, tout, jusqu'au format insolitement

carré de cette jolie toile, retenait le regard, et n'a cessé de le charmer aux expositions ultérieures, où son retour lui permet de venir, selon l'expression de Vigny, *éprouver* victorieusement la *durée* de l'opinion et de la mode.

De la même époque, est un portrait pareillement au pastel, d'après Mademoiselle de Béchevet, une main sur la hanche, avec un joli rappel de rousseur entre le gant de peau, et la chevelure fauve. Je citerai encore un pastel de proportions plus restreintes, qui fait partie de la collection de Mistress Moore. C'est le portrait d'une jeune fille de quinze ans, Lady Mary Montagu, fille de la Duchesse de Manchester. Mondaine Iphigénie, au seyant chapeau noir, relevé d'une plume ; gantée de blanc, en sa tunique blanche, retenue par des rubans de satin noués ; gracieux et grave visage en proie aux atteintes d'un mal qui fauchait ce modèle

en fleurs, peu de mois après les rapides séances qui nous en lèguent le candide souvenir.

Les adolescentes aux cheveux serpentins, Helleu les aime. J'admire l'une d'elles dans le salon de la Marquise de Dion, une autre chez la Baronne Deslandes, qui lui donne pour pendant sa propre silhouette, moulée en une robe d'un crêpe de ce rose saumon, qui fut cher au Second Empire, les yeux alanguis, la bouche tendrement attristée, le buste infléchi, les bras au geste évasé comme des ailes alourdies de pluie, prêtresse d'un culte inconnu, semi-agenouillée au devant d'une divinité invisible.

Un mystérieux pastel est encore la propriété du Docteur Pozzi, véritable *leçon de choses*, chez ce savant thérapeute. Une jeune femme, une accouchée, une opérée peut-être, béatement convalescente, en une crépusculaire clarté d'alcôve, s'amuse à effleurer

d'une fleur, un miroir dont le cadre d'argent, miroir lui-même, reflète, non moins que la glace, les turquoises de rayons épars, de foyers distants, d'horizons lointains. Et cette fleur, par une harmonie de coloris, une loi de sentiments, se trouve être un *souci*, qui met comme une blessure dans tout ce linge bleuté, et dont l'orangé, entre les céreuses mains, répète, avec plus de vivacité, la nuance des cheveux noués au-dessus du visage de cire.

Un souci promené sur un miroir
Par des mains hésitantes de malade;
Pâles doigts d'une cire où l'on croit voir
S'effeuiller le souci d'un jour maussade.

Un miroir où du bleu s'est reflété,
Sans qu'on sache encor bien ce qui l'azure;
Et le tout, moins fini que complété
Par un front où s'endort une blessure.

Une tête aux cheveux d'ambre roussi,
Au bleuté du limon mêlé par vagues,
Comme un autre abandon d'humain souci,
Sur l'azur du miroir des rêves vagues.

Le cher modèle aux cheveux couleur de souci, nous le reconnaissons, en cette autre grande toile, assorti, cette fois, non à une fleur, mais à la fourrure dorée d'un somptueux épagneul étendu à son côté : la dame, allongée, à la fois, et accoudée, au milieu d'un gazon, ou d'un tapis, éploie autour de soi, ainsi que le plumage d'un paon, les plis de sa robe, d'un écossais vert et bleu. Et l'acajou massif du cadre, choisi par Helleu pour ce tableau, complète la symphonie. Je distingue une variante d'un similaire motif, dans un pastel de moindre dimension, appartenant à Monsieur Hœntschell. Ce ne sont plus ici, les boucles *auburn* de la jeune femme, qui se concertent avec les tons dorés du *collie* ; mais sa robe, qui imite, en un arrondissement fastueux, la roue de l'oiseau de Junon, lequel parade au-devant d'elle. Nous retrouverons un sujet approchant dans la série des gravures. C'est

aux *Bouleaux*, dans le Trianon de la Comtesse Henry Greffulhe, qui en mit, un temps, la simple et royale hospitalité à la disposition du ménage artiste, qu'Helleu traça ces études de paons. Moi-même, hôte à mon tour du Pavillon des arbres d'argent, je rimai, à la louange des oiseaux ocellés, une poésie en laquelle des adverbes orgueilleux, *sesquipedalia verba*, s'essayaient à représenter, dans mes vers et par le gazon, traînes et roues emplumées :

Ces deux adverbes joints font admirablement.

* * *

Transition qui m'amène à parler du plus prestigieux, du plus mystérieux aussi, des modèles d'Helleu, et à conclure ces quelques notes, à propos de ses grands pastels, par les plus intéressants de cette œuvre.

La Comtesse Henry Greffulhe, la belle

Elisabeth de Caraman-Chimay, dont le nom demeurera comme d'une Récamier de ce temps, cycniforme et ingénieuse, a posé sans les exposer, pour de radieuses images. Je tiens pour un devoir de la Beauté, exemple vivant, de réagir contre la destruction, de perpétuer ses pouvoirs, non par des fards impuissants, mais par des portraits fidèles et divers, qui font des contemporains perpétuellement épris, des générations à venir, dans les Musées. C'est une noble survie de cette sorte, que préparent, consciemment ou candidement, les effigies de l'exceptionnelle jeune femme.

Mes arrière-neveux me devront cet ombrage.

Carolus-Duran s'y est, des premiers, appliqué, et n'y a pas perdu sa maîtrise. Il a peint la Comtesse, telle qu'une jeune Victoire, un brin de laurier dans les cheveux, et glacée d'un fourreau luisant, ainsi qu'une Naïade.

Ses yeux ardents et foncés ont envahi son visage menu, pareils à deux lacs de sombre clarté qui rayonnent de l'ombre. Celle-ci, c'est Diane (une puissante aquarelle de Jacquet), en costume d'un bal-déguisé Sagan ; elle promène ses regards dorés, sur les yeux bruns épandus au long de sa peau de panthère. Une autre aquarelle, celle-là de Lami, transforme en une Fée nocturne, aux ailes de chauves-souris, la *beauty* professionnelle. A son tour, Gandara, en des fusains aux allongements de cygne noir, apporte sa contribution à cette iconographie. Et j'aime à me représenter une salle, notable entre toutes, en un Louvre futur, où le visiteur captivé, sentira converger sur soi l'émouvante fascination des yeux impérissables.

Ce sera sous l'aspect de blancs cygnes qu'y apparaîtront et joueront, alors, leur rôle prédominant, les trois pastels, dès longtemps accomplis par Helleu, d'après l'incom-

parable modèle. Je revois encore le premier, ébauché, dans une *furia* de bon augure. C'est le soir, à la lumière des bougies, dont les flammes inégales palpitent, comme ces papillons que chérit Helleu, au-dessus des appliques de Gouthières. Une pierre de lune, au buste de la Dame de beauté, semble un de ces insectes de feu, attiré par les roses du corsage. D'autres papillons, obscurs et rayonnants, sont ces vastes prunelles que nul point lumineux ne paillette, mais qui semblent des étoiles ténébreuses.

Or, ceci n'est qu'une vaste ébauche. Plus important, plus capital, plus scénique, le deuxième pastel, exécuté dans le même décor; mais avec plus de sûreté et plus d'allure. Dans l'ambiance dorée et grise du salon Louis XVI, tout papillotant de lustres, la blanche personne, debout, s'évente d'un blanc éventail géant, que l'on prendrait pour son aile. Sous la fumée des cheveux frisés haut,

les yeux presque durs dans leur regard, ensemble pénétrant et profond, seule note foncée en ce tableau, dilatent leurs pupilles nocturnes. Et l'on pourrait inscrire, au-dessous de ce portrait, le derniers vers de ce sonnet inspiré par le modèle :

Beau Lis qui regardez avec vos pistils noirs !

Le troisième pastel est né d'une esquisse que j'ai sous les yeux, et qu'il a développée. Appuyée, incurvée, au bord d'un guéridon Empire, dont certains cygnes de bronze sont le mythologique ornement, n'est-ce pas un cygne féminin que cette silhouette de jeune Muse, inspectant au pourtour du meuble précieux, la silhouette ciselée de l'oiseau de Léda, en une attitude de grâce toute fraternelle ?

Goncourt a parlé de ces dessins : « Helleu m'entretient d'une centaine de croquis faits

dans un séjour à Bois-Boudran, de la Comtesse Greffulhe... »

Ensevelis dans le mystère des cartons, comme les pastels en des chambres closes, dessins et pastels, quelque jour lointain, fleuriront de regards et de sourires étoilés, les radieuses parois d'une salle enchantée.

Ces dessins, si je me souviens bien, sont tous à la mine de plomb ou au crayon noir. C'est seulement depuis, qu'Helleu s'est assimilé la sanguine de Watteau, propice au rendu des cheveux roux, au-dessous desquels le trait sombre accentue étrangement l'intense caresse des prunelles. D'année en année, les sanguines d'Helleu ont pris plus de souple liberté, revêtu de plus personnelles allures. Elles fixent, de préférence, des jeunes femmes ; l'une d'elles, appuyée, on dirait incorporée à une harpe ancienne, aile sinueuse dont les cordes dessinent, avec régularité, comme un plumage angélique.

* * *

Ayant énuméré quelques-uns des pastels d'Helleu, et de ses dessins, en leur si féminine interprétation de la femme, je veux, maintenant, parler de ses peintures. Les gravures viendront ensuite.

Ces essais de classification, je les aime assez. Je m'y suis naguère appliqué pour la poésie de Madame Valmore. J'en veux esquisser un pour l'œuvre d'Helleu.

La femme, certes, y domine, la domine, au point de l'envahir et de se l'approprier, d'y régner en souveraine, et d'y amener à sa ressemblance, tout ce qui, de prime abord, lui semblait étranger.

C'est que nous avons affaire à un féministe convaincu et, disons-le, bienveillant. S'il rend pleine justice aux trente beautés d'Hélène, ou de Bellotte, en séance, ses clémences n'en savent pas moins indulgencier jusqu'à

Laideronnette, dont je vois, sous un bénévole crayon, se déplisser la frimousse ingrate.

Tout de même, ce Celte plaisante quelquefois. Un jour, il ouvrit à une dame, qui voulait son image à l'eau-forte. C'était la Dame dont d'Aurevilly aurait écrit : « Elle est peinte à sept couches, comme une voiture ». — Rendez-vous fut pris, pour la séance. « Quand vous reviendrez, ne vous fardez pas ! » fit seulement l'artiste sur le seuil. Autant dire : ne revenez point. Le modèle ne reparut plus. Ce fut peut-être un tort. S'il avait suivi le conseil négatif, qui sait si la beauté ne se fût pas retrouvée sous les sept voiles de la poudre et de l'onguent, de la crème et de l'opiat, du carmin, de l'antimoine et de la céruse ?

L'enfant dont Marcelline a écrit ce vers ravissant :

C'est notre âme en dehors en robe d'innocence.

l'enfant qui n'est que le fruit humain de la femme devenue mère, le peintre de la femme devait en fixer, avec non moins de bonheur, les plus fugitives puérilités, les insaisissables enfantillages.

On pourrait sans doute, de même, rattacher au *Quære mulierem* les autres thèmes incessamment variés par les panneaux du subtil artiste.

Les voiles blanches des *Navires* légers, faisant glisser comme de blanches jupes sur les flots bleus qui les ourlent de leur écume.

Les vieux *Parcs* où les reines ont soupiré et paradé les favorites.

Les *Cathédrales*, que la Vierge étoile de son nom, que des saintes ont fleuries de leurs vocables, dentelles de pierre, pareilles à des guipures de lin, et entre lesquelles, azurés, empourprés au travers des vitraux, le salut du levant ou les adieux du couchant font glisser des pétales de feu, sur les pieds

marmoréens des impératrices chrétiennes.

Les *Fleurs* enfin, féminines parures, entre lesquelles, éminemment, l'hortensia bleu, que Vigny semble avoir vu s'azurer aux mains de la Poésie elle-même, quand il a écrit :

> Troublé par sa lueur mystérieuse et pâle,
> Le vulgaire effrayé commence à blasphémer.

Et je m'en voudrais de ne pas noter ici un hortensia bleu qui m'est plus cher, celui qu'Helleu a gravé sur la couverture de mon poème.

Rapprochements poétiques, sinon absolus. « Les fils mystérieux où nos cœurs sont liés » nous persuadent ces concordances. Qu'il nous suffise de leur faire formuler, pour l'œuvre de l'artiste qui nous occupe, les *leitmotiv* qui circulent en elle.

Les Marines d'Helleu sont pimpantes comme des salons de couturiers ; des yachts, palpitants de leurs flammes, pareilles à des

rubans de chapeaux, y glissent comme des *ladies*.

Des vieux parcs, Versailles est le préféré. J'ai dit plus haut les aspects que l'artiste en a fixés, et dont l'un décore le Luxembourg. Certain bassin de Latone, exposé l'an d'avant, est peut-être le chef-d'œuvre du peintre. Au centre des plumes liquides, projetées par les grenouilles dorées, en lesquelles Jupiter vient de transformer les paysans Cariens, la mère d'Apollon se modèle finement sur le bleu ciel, où rayonnent, en rougeoyant, les baisers enflammés de son fils. Les habitués des jardins de Versailles n'oublieront pas de sitôt le jeune homme vêtu de noir, peignant frénétiquement, durant l'heure attribuée aux Grandes Eaux, les iris épars dans les panaches écumeux et dans les pulvérisations aquatiques. Une série d'eaux-fortes nous est promise, dont Versailles est le royal objet; j'en connais des fragments alléchants.

Le juvénile buste de Louis XIV, autour duquel le Bernin a fait tournoyer un ouragan de plis et de boucles, en ouvrira le frontispice fulgurant, au-devant des dieux morts, qui pleurent dans les vases de marbre, ciselés de symboliques tournesols, les larmes d'or de l'Automne.

Ecoutez Mirbeau sur ce sujet :

« Le bassin aux eaux profondes et bronzées, habitées par tant de sourds reflets... la ronce et le cuivre vif des feuillages qui l'entourent... analyse de quoi est faite cette eau, de quoi sont faits ces glorieux feuillages... et tu admireras la conscience et aussi la vision de cet artiste passionné... Et ce petit satyre de marbre qui joue de la flûte, tandis que les rafales de vent couchent les arbres et font autour de lui tourbillonner les feuilles mortes. Quelle idée charmante, quelle grâce simple ! Oui, il faut aimer cet homme-là... il est bien de chez nous. »

Sur la série des intérieurs de cathédrales, par Helleu, j'aime à citer ces deux autres passages d'Octave Mirbeau, qui fut l'un des premiers zélateurs de leur peintre :

« De Monsieur Helleu, deux intérieurs de cathédrales. La Cathédrale de Reims, sereine, pacifique ; les piliers montent

comme des prières ; les architraves dessinent des courbes, des arcs solennels ; un grand silence religieux emplit la baie déserte, et la rosace, au fond du chœur, s'épanouit doucement, en lueurs tranquilles. L'effet est grandiose ; le recueillement de la pierre impressionne. — Le soleil frappe les vitraux de la cathédrale de Saint-Denis ; et dans la chapelle, sur les piliers, les murs, c'est un ruissellement de clartés jaunes, rouges, vertes, un frisson de lumières changeantes et tremblantes, qui colorent les architectures et qui tombent en pluie sur les tombeaux où sont allongés des personnages de marbre ».

Entendons maintenant Goncourt, à ce double propos :

« A la fin de la soirée, arrive Helleu, qui a passé toute la journée à peindre, par ce froid, les statues de Versailles, à demi ensevelies sous la neige, parlant de la beauté du spectacle, et du caractère de ce monde polaire. Et, sur la passion de la peinture d'après des vitraux, il me confesse avoir ce goût, et avoir travaillé à Chartres, à Reims et à Notre-Dame, qu'il a habitée la matinée, presque deux années, visitant tous les coins et recoins des tours, au milieu de ces anges suspendus dans le ciel, ayant comme des mouvements de corps, pour se retenir et ne pas tomber en bas. Et il nous parle d'une fête, où, peignant au milieu des chants, des roulements de l'orgue, du son des cloches en branle, il donnait des coups de pinceau sur la toile, à la façon d'un chef d'orchestre, complètement affolé. »

Quant aux bleus hortensias, je les ai

sous les yeux ; ils sont avec notre commun amour pour « la Palmyre où dort la Royauté », une des prédilections de Nature et d'Art qui m'unissent au peintre. « J'ai souhaité que ce fût vous qui fissiez ce portrait de moi, me redisait-il hier, nous aimons les mêmes fleurs et les mêmes pierres ! »

Peintures et pastels, je possède sept panneaux d'hortensias jardinés par Helleu, et dont les corymbes, glauques ou blondissants, mirent, en des plateaux d'argent, comme des bouquets de turquoises mortes.

* * *

« Mon cher Helleu,

Vous me faites l'honneur de me demander de présenter, en quelques lignes, au public, votre œuvre. Je le fais avec grand plaisir, ne me cachant pas cependant la difficulté grande à bien parler de vos pointe-sèche, à la fois si légères et si colorées, vos pointe-sèche d'une égratignure, sur le cuivre, si artiste.

Votre œuvre, c'est d'après le cher modèle, qui prête la vie élégante de son corps à toutes vos compositions, une

sorte de monographie de la femme, dans toutes les attitudes intimes de son chez soi — dans le renversement de sa tête sur un fauteuil, dans son agenouillement devant le feu d'une cheminée, avec le retournement de son visage contre le chambranle, et la fuite contournée du bas de son corps ; dans une rêverie qui lui fait prendre dans la main la cheville d'une jambe croisée sur l'autre ; dans une lecture, avec le défrisement d'une boucle de cheveux, le long de sa joue, quelque chose d'interrogateur au bout du nez, une bouche un rien entr'ouverte où il y a l'épellement heureux de ce qu'elle lit ; dans le sommeil où, de l'enfoncement dans l'oreiller, émerge la vague ligne des épaules, et un profil perdu, au petit nez retroussé, à l'œil fermé par de noirs cils courbes. Et si la femme, ainsi représentée dans son intérieur, sort de chez elle, regardez-la sur cette merveilleuse planche : « La femme devant les trois crayons de Watteau, du Louvre », regardez-la, une main sur son ombrelle, avec toute l'attention de sa séduisante et ondulante personne, penchée sur les immortels dessins de la Vente d'Imécourt. Non, je ne sais vraiment pas un autre mot pour les baptiser, ces pointe-sèche que de les appeler les *instantanés* de la grâce de la femme ».

Elles sont aujourd'hui au nombre de deux mille, ces planches ; beaucoup moins nombreuses, quand Goncourt écrivait pour elles, cette Préface, en 1895. J'en ai des centaines sous la main. J'y vois bien encore de nos

fleurs de prédilection ; puis, des statues et des vases, en des quinconces ; mais ces fleurs ne sont qu'un détail, ces sites, qu'un décor, autour de cette double figuration : *l'Enfant* et *la Femme*.

A peine trois ou quatre essais de portraits d'hommes, en cette innombrable collection : Goncourt, avec cet air de « perle grise dans du coton » que lui trouvait Madame Forain ; Whistler, tel un chat tigre spirituel, un œil clair sous son monocle, l'autre pétillant de malice.

« Il (Helleu) — écrit, en 1894, l'auteur de la Faustin — vient faire une eau-forte d'après moi, disant qu'il est très intimidé, qu'il a rêvé toute la nuit qu'il manquait mon portrait, et que, pour se mettre en train — lui qui ne fait que des femmes — il a essayé de se portraiturer lui-même. »

Je ne pense pas que le magnanime artiste ait eu de funestes songes à propos de mon profil, la nuit qui précéda le jour fortuné où son diamant fameux lui assura la durée,

puisque rien de tout cela n'était combiné, mais au contraire, fut impromptu, soudain, irrésistible.

C'était peu de temps après la lecture que je fis, au *Pavillon des Muses*, pour une quarantaine d'amis éminents, d'un chapitre du livre par moi consacré à la mémoire de mon compagnon de vingt années. De ces amis-là, Helleu apparaissait des premiers. Il m'en donna, ce jour mémorable, au cours d'une visite que je lui faisais, une nouvelle et insigne preuve, dont j'aime à écrire, ici, à quel point elle me toucha et combien j'en reste reconnaissant.

Je me tenais dans le salon depuis une minute, que le maître du lieu n'avait pas encore paru. Tout à coup, il fit irruption de l'extérieur, venant du balcon, où je ne pouvais l'apercevoir, et sans même me dire bonjour, il me cria, comme en proie à une inspiration violente : « Asseyez-vous là, Montesquiou, je veux faire votre portrait ;

Yturri l'avait longtemps souhaité ; je veux donner satisfaction à ce désir de celui dont vous avez si noblement parlé dans votre ouvrage, et pour lequel j'avais une amitié véritable. »

Je me sentais si surpris, en même temps que si ému ; je ne savais que répondre. Quelques heures après, l'eau-forte, que je tiens pour un des chefs-d'œuvre d'Helleu, était accomplie. Il est rare que les orgueilleux soient satisfaits de leurs images. Moi je le suis de la mienne. A la fois juvénile et âgée, comme le modèle peut-être, elle note ainsi deux traits du caractère de ce dernier, en qui certaine gaieté s'allie à la méditation, et qui semble voir venir, dans cette interprétation élégante et pensive, le correctif dont on sourit, en même temps que le motif dont on pleure.

Les jeunes femmes, ce sont, un peu au hasard, la joueuse de tennis, le nez au

vent, la bouche entr'ouverte, les yeux enivrés de grand air et comme grisés d'une anodine liqueur, un verre d'anisette, quelques gouttes de « parfait amour » ; une grasse rieuse s'amusant à donner un *shake-hand* à un chat, qui fait poliment patte de velours, au beau milieu de la menotte gentiment tendue ; la *Cigarette*, une autre gracieuse griserie, l'épreuve déjà payée cher à la vente Goncourt ; une des plus séduisantes feuilles du présent recueil, le spirituel profil d'une belle jeune fille, d'une habile artiste, Mademoiselle Suzanne Lemaire ; Mademoiselle Cécile Sorel, sous un chapeau ombreux ; Mademoiselle Lucy Gérard, coiffée, elle, d'un chapeau nuageux, et à qui le bois sculpté du canapé Louis XV, où son repos s'adosse, a l'air de présenter une rose géminée ; Mademoiselle Liane de Pougy pelotonnée en une chaise longue rocaille, une bague au doigt de son pied nu ; tous les

allongements, les étirements, les acoquinements de l'*Eternel Féminin* dans la conque gracile ou tarabiscotée des *méridiennes*. Au bord des estacades, sur la passerelle des paquebots, au-devant des âtres, aux vitres des vitrines, aux cimaises des muséums, la voyageuse, la visiteuse, la promeneuse, en *canotier*, en chapeau jamais tapageur, cambre son torse, renverse son buste, arrondit sa taille. Au-dessus, la nuque supporte le remous des cheveux, et la pointe de diamant se donne carrière ; cette pointe ayant, (au dire de Goncourt) « un tournant sur le métal que n'a pas la pointe d'acier, et avec lequel, il (Helleu) se vante de pouvoir faire un 8 ». Huit de cheveux, *tournant* de cheveux. « On n'aime une femme que pour un détail » disait Rodenbach, subtil adorateur des chevelures. Passé maître au rendu des coiffages roux, que la sanguine peint au naturel, rien qu'à les dessiner,

il n'est tresses et chignons, boucles, frisures, ondulations, éparpillements qui résistent à la pointe de diamant décrite par le Maître d'Auteuil.

Si l'intitulé cher à Balzac : *Étude de Femme*, *Autre étude de femme*, peut dénommer une grande part de l'œuvre d'Helleu, *Étude de Mains*, titre d'un des *Émaux et Camées*, de Gautier, se pourrait, non moins, appliquer à nombre de ses planches; mains longues, aux doigts effilés, divisés ou rassemblés, contournées autour d'un bibelot, jointes au-dessous d'un menton, ou caressant, d'un médius et d'un index réunis, l'intérieur d'une paume satinée. Doigts mollement renflés, aux phalanges amincies, et pareils à des fuseaux de chair, autour desquels s'enroulent les volutes des frisons roux, les anneaux parfumés des toisons; mains appliquées, au-dessous d'un visage baissé, dans le si attentif mouvement d'enfiler une aiguille.

Il n'est jusqu'aux doigts enfantins qui ne deviennent *parlants*, en ces maternelles séries. Geste indicateur et potelé, d'un marmot désignant avidement quelque objet de son désir. Je ne sais qu'aux *Enfants et Mères* de la Muse de Douai, des caresses si tendrement échangées, de si véridiques et souriantes notations du groupe à deux personnages « fondus en un » du bambin et de l'accouchée. C'est tantôt le fin profil de la maman, et les rondeurs de la frimousse du bébé, dont s'épousent, presque se concertent les sinuosités, comme en une coquille, les deux amandes d'une *philippine*. Ce sont des *cache-cache*, entre les pieds tors des tables de style, et les *coucous*, derrière un fauteuil de ravaudeuse. Toutes les sérieuses gentillesses du premier âge, épiées, surprises et rendues par un peintre, qui est un père; le petit dessinateur s'essayant à copier cette pelote de chez Kirby : un cochonnet en velours rose; la fil-

lette qui parle bas à l'oreille de son cheval de bois, ou qui promène un démêloir-joujou dans la tignasse de sa poupée; et cette bambine plus exquise, embrassant câlinement le bras nu d'une jeune fille. Essaim fixé des puériles caresses, dérobées à l'*habitus corporis* enfantin, au-dessus duquel plane, coiffée d'un chapeau de plissés, en forme d'ombelle renversée, la tête sérieuse d'Ellen Helleu, les yeux clairs dans le brun visage.

Je dirai encore l'importance dont Helleu sait revêtir, au cours de ses *dry-points*, tel ou tel accessoire distinct : un groupe de Nymphenbourg, une gravure de Watteau occupant avec autorité le fond de la scène, ainsi que le peut faire, en une toile de Vermeer, une carte de géographie.

C'est encore à Octave Mirbeau que je laisse le soin de résumer éloquemment notre impression sur ce blanc et noir :

« Helleu... un en qui toute la grâce... tout le goût si

surprenant qui immortaliseront l'art du Dix-Huitième Siècle, se sont comme par miracle, réfugiés.... Ce qui est extraordinaire, c'est qu'on n'a pas l'air de se douter qu'Helleu, avec la fine pointe de son diamant mordant sur le cuivre, est en train de créer une des plus précieuses, une des plus vibrantes, une des plus amoureuses œuvres de ce temps.... »

Cependant Londres s'en tient fort au courant; et c'est une royale coquetterie de notre ami, d'inscrire au premier rang des collectionneuses de ces *etchings*, celle qui fut la Princesse de Galles, celle qui fut la Reine d'Angleterre, celle qui reste la noble veuve d'Édouard VII.

* * *

Helleu est né à Vannes en 1859, d'un père Breton et d'une mère Parisienne. Tous deux avaient, je crois, du goût pour l'art, et quelque talent de dessin. Du côté paternel, l'ascendance héroïque du jeune homme, *horresco referens*, est celle-ci, — honni soit qui mal y

pense — Le Quinio, l'une des plus cruelles figures de la Révolution, celui dont Chénier a écrit, en ces propres termes, dans une pièce à l'Être Suprême, poème inachevé de ses Iambes :

Quoi, ton œil qui voit tout, sans les réduire en cendre,

« pénètre dans les cachots ou les Couthon, les Le Quinio, couchés sur des cadavres, rongent des ossements humains » ?

Et n'est-il pas curieux de revoir, épris des ombrages de Versailles, le petit-fils du terrible Le Quinio, graver ses pointe-sèche, au lieu même où le pur André traça ses derniers vers?

Helleu (bien que trop de célébrités se soient vantées d'un tel précédent) fut, en pension, un mauvais élève, remplaçant les devoirs par des croquis ; Galland, qui connut Helleu au sortir même de ces années, admira, dit-on, de ses premiers dessins, dont plusieurs restèrent en

sa possession, qui reparaîtront, quelque jour, peut-être.

C'est, je crois bien, seulement en 1893 (est-ce un anniversaire de Le Quinio?) que le jeune peintre fait son apparition dans le *Journal de Goncourt*, qui, jusque-là, semble l'ignorer. Il entre de but en blanc : « Tissot m'a amené Helleu, qui veut décidément faire une eau-forte d'après moi ».

Plus loin :

« Le peintre Helleu, des yeux fiévreux, une physionomie tourmentée, et, avec cela, la peau et les cheveux du noir d'un corbeau. »

En quelques lignes, portrait saisissant et assez exact. Il y manque pourtant la noire barbe de François d'Assise. Comparez encore ce portrait écrit, au plat de faïence, entre tous unique et précieux, où Boldini, céramiste pour une fois, a reproduit la figure de son ami (en ce temps-là décorateur chez

Deck), appliqué lui-même à contourner savamment, au centre d'un plat, le profil aigu d'une beauté célèbre. Et le plat qu'Helleu est censé peindre, en ce plat peint par Boldini, encore aujourd'hui, dans la salle à manger de la Rue des Belles-Feuilles, se suspend à côté de l'autre.

Rue des Belles-Feuilles! Désignation poétique et prophétique dont j'aurais voulu la donner pour intitulé à cette *Étude*, qui fait se dérouler tant de beaux feuillets graves, où des visages sont inscrits, comme des oracles, autrefois, sur les feuillages de l'antique forêt, laquelle les mêlait à ses murmures.

On sait tout ce que l'examen discret, mais perspicace, d'un intérieur, sait nous révéler sur son maître. Ici, à peine quelques-unes des œuvres du peintre, qui n'y trônent pas, plutôt y traînent, et comme à regret; mais des harmonies en des tons clairs, presque blancs, inondés de lumière vive. Helleu ne fut-il pas,

il y a tantôt quinze ans, un des premiers restituteurs du blanc, aux appartements rafraîchis, jusque-là, depuis longtemps voués à ce qu'il appelait : *le mobilier Chat Noir*, le Henri II d'occasion, le faux Gothique? Helleu aime les tapis d'un gris léger. Il y fait courir de blancs lits de repos, semblables aux bateaux de la chansonnette des enfants; des bateaux qui ont des jambes. Aux murs, des cadres, vides souvent, des cadres anciennement dorés, aimés pour eux-mêmes.

Écoutons Goncourt :

« Pendant qu'il travaille, penché sur la planche de cuivre, qui lui met un reflet rouge sur la figure, il me confesse ses goûts de bibeloterie, son amour des bois sculptés du Dix-Huitième Siècle, et il m'avoue que, pour le tableau qu'il finit dans le moment, tableau vendu seulement deux mille francs, il vient d'acheter un cadre aux armes de France, de quinze cents francs. »

Parfois l'un de ces cadres enferme une esquisse d'un ami, une Léda de Boldini, pochade libre et libertine qui tient de Frago-

nard et de Jules Romain; ou quelqu'une de ces gravures de Watteau, publiées chez la veuve de Chereau, *Aux deux Piliers d'or*, et sur lesquelles leur intitulé et leurs dimensions se répètent en un latin ampoulé et amphigourique; pour l'Embarquement : *Ad Cythera Conscensio;* pour les Plaisirs de l'Été : *Æstivœ oblectationes;* pour la Perspective : *Prospectus;* et, au-dessous : *sculptus juxtà exemplar a Watteavo depictum*, etc...

Çà et là, des meubles Empire, l'acajou et les bronzes (de préférence des flèches et des papillons) qu'Helleu s'est mis à juxtaposer à l'argent, au plaqué, à l'étain qui naguère le charmaient à peu près exclusivement, associés aux candides satins, aux étoffes neigeuses.

Et sur les dessus de marbre, blancs aussi, de telle cheminée ou de telle console, des vases en blanc de Chine, des statuettes en blanc de Saxe. C'est entre ces objets pim-

pants, qu'il se vante de devoir à son travail, que vit et produit ce « jeune homme vêtu de noir » que je n'ai jamais vu, depuis plus de vingt ans que j'ai la joie d'être son ami, porter sur soi une teinte, une couleur; en éternel deuil, peintre des nuances suaves.

Quand Verlaine a écrit ce vers :

Au *pâle* clair de lune *triste* et *beau*,

il a rendu toute leur primitive valeur à trois simples et nobles mots, tombés en déshérence. Rendez, de même, son lustre à cette locution devenue banale : *un goût exquis;* vous en pourrez faire don à Helleu qui, entre tous, en est digne. Cette qualité émane de ce qu'il a choisi, de ce qu'il a groupé ou créé, vous frappe aux yeux et au cœur quelque souvenir que vous ayez gardé de ses précédentes réussites — en toute exhibition où vous abordiez sa travée, — et vous apprête un sûr repos des regards, chaque fois que cet aristocrate,

de plus en plus dégoûté des accointances tapageuses, daigne prouver que les plus harmonieux moyens de séduction et d'emprise ne sont ni dans le blaireau éhonté, ni dans la brosse captieuse.

Une mémorable preuve en fut faite pour nous et pour tous, parmi certaine exposition de la Rue de Sèze, où, fleuri à droite et à gauche de deux panneaux d'hortensias bleus, souriait le plus gracieux pastel qu'il ait sans doute peint, une rose figure entre les bruns miroitants des martres.

« Cheveux gris, perles grises, robe grise... » m'écrit le peintre, parlant d'un de ses modèles, cette fois de New-York, en 1912. Mais sa prédilection du délicat n'empêche pas les concepts grandioses. En collaboration avec Monsieur Warren, il imagine un plafond de cent mètres, à la fois cosmographique, esthétique et américain : une voûte bleu-nuit, traversée d'un Zodiaque aux signes d'or, d'une

voie lactée et argentée, autour de laquelle des constellations, des planètes et des étoiles répondent électriquement aux appels des commutateurs.

* * *

« Que voulez-vous que je dise de vous, Helleu? » lui demandai-je, ayant à écrire, sur son propos, un article, un jour.

« Dites qu'à l'École des Beaux-Arts, quand j'avais quinze ans, j'étais le seul à aimer Manet et Monet, et que j'avais, pour cela, soixante camarades clabaudant à mes trousses. — Maintenant, ils peignent tous violet... — et, moi, pas! »

Certes, Helleu préfère, et il a raison, demeurer, ainsi que l'a nommé Goncourt, l'auteur « des pastels où l'on sent un œil de peintre, amoureux de douces étoffes, de ten-

dres nuances passées, de soieries harmonieusement déteintes ».

Et ne sera-ce pas un bel éloge si l'on dit de lui, si l'on grave sur son marbre : homme d'un seul dieu : *l'Art;* d'un seul maître : *le Goût;* d'une seule femme : « *le charmant modèle* qui prête la vie élégante de son corps à toutes ces compositions, ne pouvant faire un mouvement qui ne soit de grâce et d'élégance, et que, dix fois par jour, le peintre s'essaie à surprendre »... la multiforme *Alice*, dont la rose chevelure illumine de son reflet tant de miroirs de cuivre?

EDMOND DE GONCOURT

II

Feuilletant, ces dernières années, une importante Revue Allemande, je fus arrêté par ce titre d'une Nouvelle qui occupait deux Numéros de ce Périodique. Elle portait cet intitulé alléchant : *Une Tête d'Helleu*[1]. Alléchant pour beaucoup, sinon pour tous, depuis que d'heureuses vitrines d'antiquaires et de

1. Ein Kopf von Helleu, *Deutsche Rundschau*, 1900.

modernistes se sont fleuries de la rose rouge des têtes rousses, qui s'épanouissent au centre des feuillets où le féministe Helleu promène sa sanguine.

Ce serait une faiblesse de nous déprendre des œuvres qui nous charment, lorsqu'elles semblent se départir de l'*odi profanum* qui les distinguait et, les isolant, nous en faisait plus proches. C'est donc tout amateur d'Art Moderne, dans la bonne acception d'un mot qui prête au malentendu, à savoir, d'un art qui sait allier au respect du passé, à la connaissance, comme au culte de ses Maîtres, une originalité, une individualité servies par des moyens personnels — c'est, dis-je, tout lecteur ainsi préparé, que devait séduire le titre précité de la Nouvelle Allemande. Et, plus expressément, l'ami averti, témoin sensible et renseigné des premiers essais, des luttes continues, des victoires remportées, honneur de l'artiste indépendant et sensitif,

entre tous ceux dont l'œuvre vibrante doit transmettre à l'avenir un peu de la vie nerveuse d'une époque exacerbée.

Je déchiffrai les feuillets, et m'applique à en recueillir le sens, pour le rapporter au toujours jeune Maître qui nous occupe, à son œuvre que nous aimons, et, sinon en extraire l'*inconnue* (à jamais, et c'est son charme, fuyante et indevinée), tout au moins en tirer des variations d'élégante féminité et de psychologie enrubannée.

Un fils de famille, allemand, esthéticien de mérite, s'est épris d'une jeune fille, Lisbeth, que le hazard d'une rencontre lui fit protéger, dans la rue, contre je ne sais quelle injure d'un passant; or, la belle se trouve être modeste employée chez un docteur, mais d'une distinction de visage et d'allures, qui séduit le protecteur, bientôt le fiancé.

Ce dernier, au cours d'un voyage, a promis d'envoyer, de Paris, un cadeau typique,

résumé des séductions de la Ville-Lumière; et ce présent est attendu avec la curiosité de l'espérance, la palpitation de l'amour. Voici la caisse, que la destinataire hésite à ouvrir sous les regards malicieux de ses compagnes. Déception! Ce n'est ni le colifichet rêvé, ni le brimborion qui doit faire pâlir l'étalage des *galanteries* locales. Dans un beau cadre clair, une grande feuille de papier dont un des témoins donne une description fantaisiste. Puis, viennent des appréciations, des discussions à propos du sujet. Et ce public, de disserter plus ou moins gauchement sur les mérites du précieux envoi. Et la jolie fille, inconsciemment portraiturée à distance, par l'aquafortiste raffiné, s'éloigne, incompréhensive et attristée, avec la perle dont elle ignore l'orient, qui cependant la reflète.

Car c'est ainsi; et toute la grâce ingénieuse et sentimentale du fiancé tient dans ce détail : il a retrouvé et reconnu, sous

quelque vitrine de la Rue Laffitte, en une esquisse du graveur français, une similitude de la chère absente.

La lumière intervient, sous l'aspect de la femme du docteur. Elle voit la gravure et s'écrie : « Ce ne peut être que d'Helleu, cette image ravissante! Comme cet homme dessine! Avec si peu de moyens! Quelques traits pour l'ombre; quelques traits dans un autre sens, pour indiquer les cheveux doux comme de la soie. Rien de plus. A peine les contours de la tête... » Et comme la ressemblance de l'œuvre, au modèle distant et inconnu, se révèle à cette femme avisée : « C'est incroyable, poursuit-elle, comme cet artiste, qui n'a jamais vu Lisbeth, en donnant ses traits, dans un croquis génial, légèrement jeté sur le papier, rend en même temps ce qui est la quintessence de son être : le calme d'une pensée intacte et sans fausse culture d'esprit; l'impression qui dit comme cette enfant, tout

enfant qu'elle est, suivra son chemin tout droit, hors des influences mondaines, et conservera entiers son moi et son caractère. » Et la maîtresse ajoute : « Votre fiancé a une haute opinion de vous en pensant que vous comprendrez l'art exprimé par cette image ». — « Trop haute opinion, répond la jeune fille, car, en effet, je ne le comprends pas ».

Et l'aventure se déroule, banale ensemble et dramatique. Présentée à la mère, puis aux relations de son promis, la demoiselle éprouve la froideur de l'une, le mépris des autres. Elle écrit à son amoureux une simple lettre de rupture, en lui retournant la jolie image. « Et moi, formule l'entêtée, la naïve, la féroce qui est dans toute aimée — et moi je ne trouve pas que cette gravure soit si belle que toi et Madame vous le dites; c'est pour cela que je te la renvoie! » Et comme elle signifie, en même temps, son congé au pauvre soupirant... il en meurt.

« Nous n'aurions pas pu nous comprendre, puisque nous ne comprenions pas les mêmes choses », répond Lisbeth émue, mais fataliste, à sa maîtresse qui lui reproche une apparente indifférence.

« Cependant, la mère du jeune mort, en comparant l'écriture incertaine et enfantine du billet d'adieu, avec les contours de l'image qui la regardait sérieusement, comprit l'amour de son fils et ce que sa douleur lui faisait entrevoir de commun entre elle et cette pauvre fille. »

J'ai cité cette nouvelle, j'en donne le compte rendu succinct, tout d'abord parce qu'elle témoigne, une fois de plus, une flatteuse préoccupation des littératures étrangères, autour de l'œuvre du prestigieux artiste. En outre, cet épisode nous sauve de ressasser des vérités acquises, de repasser, que pour en résumer, en redire le charme, par les chemins qu'il nous a faits familiers, du Parc

de Versailles dont il a traduit, à l'automne, et mieux que nul autre, les pénétrantes douceurs, les rousseurs mélancoliques :

La Diane de marbre, au bois automnal, chasse,
Tout Octobre se rouille aux feuilles d'acajou;
De courir, sans mourir, cette statue est lasse,
Et le vieux parc a l'air d'un immense bijou.

La sertissure d'or des feuillages rougeâtres
Monte, d'un ciel pâli, le saphir qui se meurt;
Les dieux marmoréens, mélangés à des pâtres,
Attendent d'expirer, de vieillesse, sans heurt.

Et, dans le soir bleui, qui se vêt de son voile,
Une blancheur se lève, et s'ouvre, un astre pur,
Comme si la Diane eût blessé d'une étoile
Le cœur mystérieux et profond de l'azur.

Les froides allées de pierre, entre les ombreux piliers des basiliques, alternent, nous l'avons vu, dans cette œuvre complexe, avec les arbres des royaux bocages, avec les estacades soleilleuses, où palpitent les flammes des yachts et les ceintures des baigneuses, avec les cimaises des musées où se penchent,

dans des attitudes d'attention, plutôt appliquées à se faire admirer, les Parisiennes cosmopolites.

C'est, notamment, et, surtout, par ces *instantanés* de la grâce de la femme, selon la pittoresque formule de Goncourt, que le nom, que le renom d'Helleu sont devenus célèbres. Mais c'est, je le dirai, beaucoup aussi, — et la nouvelle allemande nous le révèle joliment — par ce qui reste et rayonne d'universellement féminin, dans les effigies qu'il retrace des duchesses et des ladies, et en dehors d'elles, que le graveur nous émeut.

Rares faveurs, certes, que d'avoir peint la Comtesse Greffulhe, et de l'avoir assimilée aux cygnes sinueux et dorés des bronzes de l'Empire; d'avoir dessiné Madame Georges Menier, à la coiffure Grecque, au visage parfait, au regard limpide et lucide, qui semble projeter devant soi, comme fait le modèle, un peu de la pensée aimable et assurée;

d'avoir fait s'épanouir, au-dessus d'un col pareil à une tige de fleur, la tête sérieuse et rose de la Duchesse de Marlborough, et fait sourire le profil printanier de Miss Deacon, sous le tricorne menu des amazones du siècle poudré, des chasseresses de chasse à courre. Mais n'est-ce pas œuvre, plus incisive, de traducteur du mystère féminin, que de faire reconnaître, à la fois personnellement et anonymement par chacun de nous, dans *Une Tête d'Helleu*, le visage d'une belle chérie ?

L'auteur de notre petite nouvelle a erré, en rangeant Helleu parmi les impressionnistes. Nous l'avons entendu s'écrier : « Ils peignent tous violet, et moi, pas! » en parlant de ses compagnons d'école. Une telle personnalité suscite des imitateurs, elle ne se subordonne point à des groupes.

Son œuvre, comme l'a bien fait ressortir le nouvelliste allemand, ne cesse d'offrir à

ceux qui savent l'interroger, ce qui réellement s'y trouve : l'image ravissante et saisissante des femmes et de la femme; le dessin rusé et câlin qui fixe un contour, d'une caresse ou d'une égratignure; et, « de peu de moyens, quelques traits pour l'ombre, quelques traits, dans un autre sens, pour indiquer les cheveux doux comme de la soie », exprime l'amie de chacun et l'amie de tous; en un mot, « par les quelques lignes d'un génial croquis, légèrement jeté sur le papier », a su rendre, pour chacun de nous, et sans l'avoir jamais vue, ce qui, dans le présent ou dans le passé, l'attache à la femme aimée.

Je lisais, l'autre jour, d'un nouveau venu, qu'il devait être considéré comme « le créateur de la silhouette des Parisiennes actuelles ». Y a-t-il lieu de s'en féliciter, de le complimenter ? Ce fourreau de parapluie, indécent et laid, qui semble se rétrécir, à mesure que le pardessus des hommes prend plus

d'ampleur, et comme des tournures de jupe ; cette maigre traîne de soutane, ces effets de jambes, ces pieds disproportionnés, ces allures étriquées, ces coiffures saugrenues aux bords démesurés, aux panaches ridicules, tout cela représente autant de défis au bon sens, d'offenses au bon goût.

Ce sera l'honneur d'Helleu de n'avoir jamais sacrifié à ces travestissements déplorables, d'avoir donné, à ses jeunes filles, des grâces de jeunes filles, à ses femmes, des airs de dames, qui seront sans doute les derniers, s'il faut se résigner à voir la Parisienne, docile jusqu'à l'imbécillité, sous l'aspect d'un éphèbe dégingandé et dévergondé, qu'elle se laisse misérablement infliger par les soi-disant créateurs de ses silhouettes. Je décrirai celle-ci : une demoiselle, contorsionnée dans on ne sait quel agenouillement pseudo-gracieux, crispe sur le manche de son ombrelle, une main, que dis-je ? une patte, dont se conten-

terait une araignée, une pince qui ne déparerait point un crabe.

Et forcément, à côté des créateurs, il y a les reproducteurs, qui renchérissent et remplissent les magazines, de dessins odieux, comme tout ce qui associe la médiocrité à l'extravagance, et dont l'indigente originalité apparaît au fond entièrement nulle, puisqu'elle est tout entière prise à l'auteur du *Rape of the Lock*, et aux ballets russes, amalgamés pauvrement.

III

Ce qu'on appelle *Variations*, en musique, offre à l'oreille un divertissement agréable. Les anciens maîtres du clavier en ont présenté des exemples fameux. Le thème du début s'y retrouve, enguirlandé d'arpèges, fleuri de toutes sortes d'ornements qui, tantôt le voilent ou le dénudent, et sous une allure tour à tour ralentie ou précipitée, en chan-

gent la physionomie sonore, pas assez pour la faire méconnaître, assez pour en multiplier l'attrait.

De telles variations existent en peinture. Monet notamment y excelle. Chacune de ses expositions annuelles s'exerce sur un sujet unique; les champs de tulipes de Haarlem; les meules, au lever, puis au coucher du jour; un groupe de peupliers, pareillement exposés à de mouvantes lumières; puis de successifs aspects d'un bassin de nénuphars. Quant aux Danseuses de Monsieur Degas, combien de fois n'a-t-il pas varié l'effet, avec une puissance toujours accrue, de leurs jupons de tulle et de leurs ronds de jambes?

Pourquoi l'écriture se refuserait-elle à ce jeu de répétitions diversifiées? Face, profil, trois-quarts, il y a toujours à revenir sur un portrait; ou plutôt, une expression à la fois mobile et immuable, stable et changeante, nous offre d'incessants prétextes à noter

d'elle, de nouvelles acceptions qui, par la réunion de leurs aveux distincts et gradués, nous rapprochent davantage, chaque fois, de la ressemblance totale. Tantôt cette ressemblance se synthétise en un sommaire contour; tantôt elle confie à un détail le soin de nous révéler un trait de caractère.

J'ai bien souvent essayé de telles variations sur l'œuvre d'Helleu, et j'en voudrais à l'année qui ne me permettrait pas d'embellir ma Muse, en lui donnant à se mirer, elle aussi, dans la prestigieuse plaque de cuivre.

Ce sont encore, je l'ai dit, des variations sur le type féminin, et séduisantes entre toutes, que renouvellent incessamment les pinceaux, les crayons, et, plus particulièrement, la pointe de diamant dont l'incomparable graveur trace, sur le rectangle métallique, le reflet de celles qui viennent s'y mirer de tous les points du monde.

De ces interprétations multipliées par l'Ar-

tiste, d'après l'*Éternel Féminin*, les caractérisques demeurent, encore une fois, l'élégance et la distinction, la race et la grâce; non point la maladroite caricature ou la prétentieuse contrefaçon de ces exceptionnelles manières d'être; mais leur exquise approche, leur indubitable présence réelle.

Oh! comme je plaindrais la jolie femme qui, moins heureuse que les Reines, que tant d'Altesses Impériales, Royales ou Mondaines, que la Grande-Duchesse Cyrille et la Princesse Patricia de Connaught, que la Princesse de Pless, la Princesse de Broglie, Lady Dudley, Lady Vincent, Madame Lydig, Madame Vanderbilt, et que tant d'autres, pourrait se dire qu'elle n'offrira, ni à l'actualité contemplative, ni à l'avenir émerveillé, ses traits à jamais fixés par la pointe de diamant inspirée! Mais, comme cette jolie femme-là serait sans goût, il ne faudrait pas la plaindre; il suffirait de l'abandonner au sort malheureux, la livrant,

toute vive, à tout ce qui reste de Gainsborough dans Pierre Grassou, lequel, pour avoir changé de nom, n'en reste pas moins toujours le même.

Je rappellerai seulement que ce fut, pour ce grand et charmant artiste qu'est Helleu, se pencher, une fois de plus, sur le mystère féminin, que de redemander aux *miroirs d'eau* de Versailles, qu'il a peints avec tant de mélancolie, le reflet des souveraines et des favorites.

Et ces cathédrales qu'il a reproduites avec amour, ne peuvent-elles pas être tenues elles-mêmes pour des Majestés de pierre, abritant dans les plis de leurs robes sculptées, avec l'inquiétante « Madame Mondanité » et la rieuse Reine Baba, des saintes portant des reliques et des vierges portant des songes?

Enfin, les fleurs n'ont-elles pas, elles aussi, des grâces de femmes? — Elles furent, elles restent de ses modèles; bien notamment ces

mystérieuses boules d'hortensias bleuis, sur lesquelles semblent s'être posés la caresse de Séléné, le baiser de Diane.

Continuez, Helleu, de nous traduire, mieux que pas un de ceux qui manient le diamant, le mystère féminin sous toutes ses formes, charnelles, changeantes, fleuries ou pétrifiées : saintes des basiliques, reines des parterres et des palais, ou Parisiennes aux chapeaux ailés, sous lesquels s'abritent des yeux aussi pleins de mystère que les fleurs d'Hortense, que les vitraux des rosaces de Chartres, ou que les eaux du bassin de Neptune !

* * *

Mais je craindrais de méconnaître une grande part, peut-être la plus tendre part de l'œuvre d'Helleu, si je n'insistais pas sur son talent à étudier, à exprimer, les grâces enfan-

tines. Il vient, une fois de plus, de nous en donner une preuve, d'une abondance, d'une éloquence, d'une diversité, je crois bien sans équivalent dans l'histoire de l'art.

Certes, les Maîtres anciens ont rendu avec plus de puissance, et de majesté, dans la représentation de leurs Madones, les effleurements du filial front, par l'amour maternel. Les vierges de Botticelli sont prêtes à s'évanouir d'émotion sur leur divin fruit, qui lui, va saigner. Le seul Musée de Berlin, contient, (pour ne parler que de celles-là) deux saisissantes expressions de cette sensibilité, je dirais presque de cette visibilité du cœur des mères. La première, qui n'est que délicieuse, est de Quentin Metsys. Celle-là, c'est l'histoire et le dessin d'un baiser. On dirait deux coquillages vivants, deux innocentes fleurs qui se mêlent. L'autre est de Mantegna. La grâce des précédentes figures s'y développe en grandeur. La jeune mère, déjà doulou-

reuse dans le pressentiment de l'avenir, appuie son visage charmant et grave contre la tête du nouveau-né, en laquelle il lui semble entendre se dérouler la Passion et préluder le Calvaire.

Certes encore, et par bonheur, rien de cela dans la jolie suite que nous présentait hier Helleu, sous le titre de *Nos Bébés*. Cependant, n'y a-t-il pas toujours un peu de calvaire, dans le cœur d'une mère songeant à l'avenir de son fils? — Seulement, ces humbles calvaires humains ne font que rider d'un pli transparent les fronts gracieux de nos mamans parisiennes.

Suivons-les, au cours de ce joli livre; elles s'assoupissent sur l'allaitement, en une coquette paresse; elles dorlotent les petits maux, endorment les cris, bercent les sommeils et les songes; et, dans l'entre-bâillement des portes, dans la conque des canapés, assises ou debout, rampantes ou agenouillées,

avec cette souplesse qui fait, de la mère aimante, l'infatigable enveloppement de son marmot, par la tendresse et par la caresse, elles donnent et reçoivent des baisers, toujours heureuses (même dans l'inquiétude) lorsqu'elles se sentent assez près pour écouter le naissant cœur battre.

Or, si nombreuses que puissent être les variations du thème maternel, le thème enfantin les surpasse en multiplicité, sinon en grâce. Le bambin, lui, tette, se traîne à quatre pattes, mange sa bouillie, dévore son joujou, peigne sa poupée, aligne ses soldats de plomb, parle à son cheval de bois, conduit son agneau, ou sur la selle d'osier de son éléphant de carton, prend un air de maharajah en tournée. Il taquine la corde de la harpe, ou la lyre du clavecin, pianote, range ou dérange les gravures, dessine, épelle, écrit sa lettre de fête, en un mot, en mille mots, fait tout ce qui concerne son état de bambin, à

travers toutes les phases du bobo, du dodo, du nanan, de la baballe et du drinn-drinn, de tous ces gentils monosyllabes redoublés, dont s'écrit l'histoire de l'enfance.

Mais les redites sont inévitables, avec cet artiste auquel j'appliquais, naguère, une citation, sur la nécessité de cesser de vaincre, pour ne pas essouffler le narrateur. — Et lui-même, parlant de ses bienfaits à l'égard des amateurs de son œuvre, ne pourrait-il pas dire qu'en ayant « comblé », il en veut « accabler » ?

Ce nouveau bienfait prend encore aujourd'hui la forme d'un album enfantin. Sept sanguines illustrant les *Chansons Simplettes*, œuvre charmante de Madame Georges Goyau, de qui j'aime à saluer mélancoliquement le distingué souvenir.

Qu'elles sont jolies, ces chansons qu'aurait aimées la grande Marcelline !

Les Cygnes :

... glissant sur l'eau sombre
Où nous apercevons le beau ciel renversé.

Sur la Grand'Route :

N'importe quelle route on suive,
C'est l'avenir et le passé.

Paroles à la Lune :

Lorsque vous brillez, c'est du soleil bleu.

Le Goûter, *la Poupée*, et surtout, ce *Fermez les Rideaux*, qui est le petit chef-d'œuvre. L'enfant, à sa fenêtre, le soir, tourne invinciblement ses yeux vers l'obscurité qui l'attire et le terrifie, car

... la grande, on veut la connaître ;
En haut les rideaux dessinent un cœur.

Ce vilain cœur noir, dans les rideaux roses,
Il semble effrayant. Moi, je parle bas,
Elle assombrit tout pour cacher les choses,
La méchante nuit que l'on n'aime pas.

La lampe nous tient sous sa bonne garde,
Repoussant la nuit. Le feu donne chaud,
Entre les rideaux, vois, la nuit regarde,
Comme un prisonnier du fond d'un cachot.

Et, sur toutes ces choses, la sanguine et le crayon d'Helleu promènent leurs traits entremélangés, elle, de la couleur des rideaux gais, lui, du ton des mornes ténèbres, en cet album qui pourrait tirer un titre du combat de ces deux colorations, et s'appeler : *le Rose et le Noir*.

* * *

Celle de mes *Paroles Diaprées*, que j'ai consacrée à Helleu, s'exprime ainsi :

Votre nom souffrirait en n'étant pas tracé
Dans ce recueil élu, dit de la dédicace ;
Ce recueil pleurerait en écoutant qu'il passe
Sans que votre beau nom y soit dédicacé.

Je prends votre burin, qui fit tant de merveilles,
Et la plaque de cuivre où triomphent vos mains,
Et j'écris : « Je suis las, j'ai vu beaucoup de veilles
Car je ne verrai plus autant de lendemains.

« Mais je sais, aussi loin que mes regards d'artiste
Se projettent, depuis que j'apprends à savoir,
Que j'admire, de vous, ce qui, joyeux ou triste,
Enchante notre vue, et que vous faites voir,
Au long des feuillets blancs, égratignés de noir. »

Il me plaît de m'exprimer en vers, quand je parle de ce poète de la ligne : je le sais capable de ressentir le rythme intérieur des strophes, non moins que d'en apprécier la forme un peu ingénieuse.

J'ai souvent pensé que les artistes dignes de ce nom, pourraient aussi bien exceller dans d'autres carrières que celles qu'ils ont choisies et qui les ont désignés. En voici une preuve. Un soir que j'étais allé, avec Helleu, admirer Madame Ida Rubinstein, au cours d'une de ses belles reconstitutions antiques, mon compagnon me cria, dans un élan de plaisir :

Elle est, d'Ingres, Thétis, elle est la Stratonice! ..

Je sais peu de poètes de la pensée, capables d'improviser un si noble alexandrin.

* * *

En réponse à ma demande de quelques

renseignements supplémentaires, j'ai reçu la belle lettre qui suit :

« Mon Cher Ami,

« J'ai fait plus de deux mille planches. (Je vous envoie une liste un peu longue). Il y en a beaucoup de mauvaises; mais je crois qu'après ma mort, les artistes verront aussi qu'il y en a de bonnes. »

Elégante et charmante modestie, lorsqu'elle émane d'un artiste de mérite si rare ! Le contraire apparaît fort comique. Je lisais, l'autre jour, les propos avantageux d'un peintre, ou d'un qui se donne pour tel, faiblement désigné par une longue production amorphe et incolore : « J'ai — disait-il, croyant ajouter à l'admiration, par cette concession feinte — j'ai fait beaucoup de portraits, qui ne sont pas tous bons... »

Il y en avait donc de bons. Quel dommage que ce soient ceux-là qui m'aient échappé!

Écoutons l'autre, celui dont nous parlions, celui qui a le droit de parler :

« J'ai eu tant de beaux, tant de jolis modèles, j'ai travaillé avec tant d'enthousiasme et d'admiration que je suis persuadé d'avoir gravé cette émotion et cette admiration, dans le cuivre.

« J'ai d'abord fait des centaines de planches, d'après Madame Helleu et mes enfants.

« Je n'ai fait que trois ou quatre portraits d'hommes : Goncourt, Whistler, Montesquiou, Rouart. »

Suit une liste des plus considérables, des plus brillants, parmi ses modèles féminins. L'un d'eux obtient même de lui ce croquis imprévu, daté de Blenheim, esquisse à la plume, mais toujours d'un trait sûr : « Elle posait, au printemps, dans une vaste pièce,

dont une grande tapisserie de Boucher occupait le fond : *l'Entrée de Psyché dans le Temple*. Quelquefois, appuyée à cette tenture, elle paraissait se confondre avec les personnages, auxquels elle ressemblait. Ses yeux seuls brillaient. » Et il ajoute :

« Des centaines d'Anglaises, d'Américaines, d'Allemandes, dont je ne sais plus les noms... »

Ce n'est pas non plus sans émotion, ni admiration, que je trace (je voudrais dire : que je *grave*) à mon tour, sur ce dernier feuillet, cette phrase si simple, si sincère, si saissisante!

Le voilà bien, *l'Homme des Belles-Feuilles*, « au milieu du chemin de sa vie », pareil à un arbre touffu et prodigue, ayant secoué, ayant dispersé, à travers le monde, autour de soi, dans le souffle, à la fois éperdu et réfléchi, de l'ardeur et de l'enthousiasme, tant de feuillages inspirés, dont (n'en déplaise à sa

scrupuleuse sévérité) pas un ne deviendra feuille morte.

Lui, ne sait plus les noms de beaucoup de celles qui s'y profilent, ou le regardent en face. Mais, elles, ne l'ont pas oublié. Ce serait se montrer ingrates.

Non, jusqu'à l'heure de s'effeuiller elles-mêmes, dans le souffle de leur dernier automne, elles reverront le visage brûlant et sombre de l'homme extasié, qui semblait puiser de leur vie éphémère, pour la transformer en ressemblance durable, et la fixer sur un feuillet devenu précieux, un feuillage fait immortel.

ROBERT DE MONTESQUIOU.

VI

LE COMTE ROBERT DE MONTESQUIOU

Peintures

Dessins et Gravures

VII

LA REINE ALEXANDRA

VIII

LA DUCHESSE DE MARLBOROUGH

ÉTUDE D'APRÈS LA MÊME

X

ÉTUDE D'APRÈS LA MÊME

MISS TAYLOR

XIII

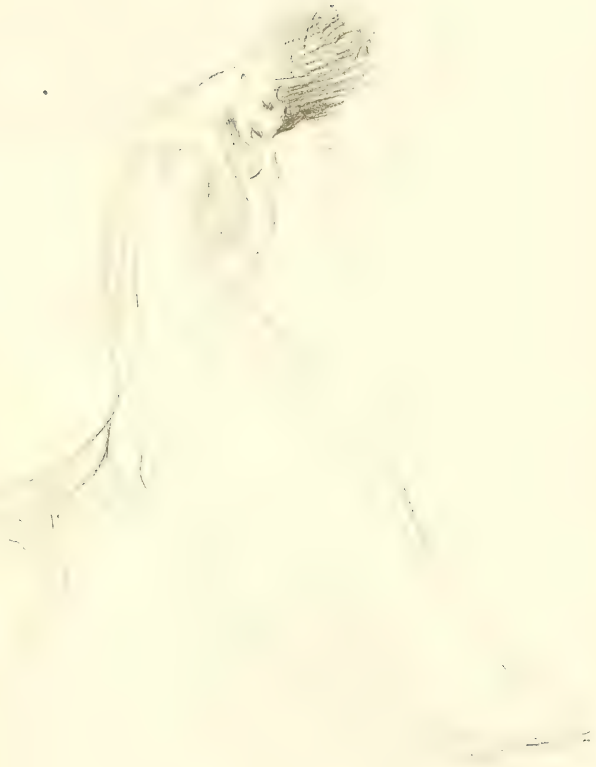
LES FLAMMES DES YACHTS

XIV

LES RÉGATES DE COWES

XVI

ÉTUDE POUR LE PORTRAIT
DE LA COMTESSE GREFFUHLE



XVII

LA COMTESSE MATHIEU DE NOAILLES

XIX

LA DUCHESSE DE MORNY

XXI

MADAME GEORGES MENIER

XXII

LA DUCHESSE D'AUDIFFRET PASQUIER

XXIII

MADAME LETELLIER

XXIV

ÉTUDE D'APRÈS LA MÊME

XXV

ÉTUDE D'APRÈS LA MÊME

XXVI

ÉTUDE D'APRÈS LA MÊME

XXVII

LA COMTESSE DE SAN MARITNO

XXVIII

ÉTUDE D'APRÈS LA MÊME

XXIX

MADAME CHÉRUIT

XXX

ÉTUDE D'APRÈS LA MÊME

XXXI

ÉTUDE D'APRÈS LA MÊME

XXXII

MADEMOISELLE MEDJÉ CONQUY

XXXIII

DIANE ET VÉNUS

XXXIV

LE JOUEUR DE FLUTE

XXXV

LES EAUX MORTES

XXXVI

LA DAME A LA TOQUE

XXXIX

LE CHAPEAU A PLUME

XLII

LE VISAGE ENCADRÉ

XLV

LE TRICORNE FLEURI

XLVII

ÉTUDE DE MAIN

XLVIII

LA TOILETTE

XLIX

LE BOL DE LAIT

LVII

LA ROBE RELEVÉE

LA ROBE A VOLANTS

LA DORMEUSE

LXIII

LES PAONS

DIANE CHASSERESSE

HELEN HELLEU

LXVII

LE CHAPEAU DE PLISSÉS

LXIX

TÊTE D'ÉTUDE

LXXI

PAULETTE HELLEU

LXXV

ADOLESCENTE

LE PLATEAU D'ARGENT

JEAN HELLEU

LXXIX

LE PETIT DESSINATEUR

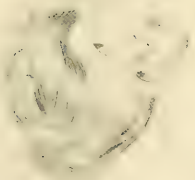
L'ENFANT ACCOUDÉ

LXXXV

LE BAISER MATERNEL

LXXXVI

MATERNITÉ



LXXXVII

LA FIÈVRE

LXXXIX

CARESSES MATERNELLES

LE PIANO EMPIRE

XCV

LE BÉBÉ SÉRIEUX

XCVII

L'ENFANT ATTABLÉ

XCVIII

CROQUIS D'ENFANT

Les
Cent Gravures

I

Helleu, par Boldini. (*Frontispice*).

II

La Chevelure Dorée. (*En-Tête*).

III

Les Vitraux de Reims.

IV

Edmond de Goncourt.

V

Hortensias d'Automne.

VI

Le Comte Robert de Montesquiou.

VII

La Reine Alexandra.

VIII

La Duchesse de Marlborough.

IX

Étude d'après la même.

X

Étude d'après la même.

XI

Miss Chancey.

XII

Miss Taylor.

XIII

Les Flammes des Yachts.

XIV

Les Régates de Cowes.

XV

L'Éventail des Barques.

XVI

Étude pour un Portrait.

XVII

La Comtesse Mathieu de Noailles.

XVIII

L'Auteur du « Cœur Innombrable ».

XIX

La Duchesse de Morny.

XX

La Comtesse René de Béarn.

XXI

Madame Georges Menier.

XXII

La Duchesse d'Audiffret Pasquier.

XXIII

Madame Letellier.

XXIV

Étude d'après la même.

XXV

Étude d'après la même.

XXVI

Étude d'après la même.

XXVII

La Comtesse de San Martino.

XXVIII

Étude d'après la même.

XXIX

Madame Chéruit.

XXX

Étude d'après la même.

XXXI

Étude d'après la même.

XXXII

Mademoiselle Medjé Conquy.

XXXIII

Diane et Vénus.

XXXIV

Le Joueur de Flûte.

XXXV

Les Eaux Mortes.

XXXVI

La Dame à la Toque.

XXXVII

Le Ruban de Cou.

XXXVIII

Ève.

XXXIX

Le Chapeau à Plume.

XL

Le Nœud Bleu.

XLI

Le Sphinx.

XLII

Le Visage Encadré.

XLIII

L'Énigme.

XLIV

Le Col de Velours.

XLV

Le Tricorne Fleuri.

XLVI

Le Demi Sourire.

XLVII

Étude de Main.

XLVIII

La Toilette.

XLIX

Le Bol de Lait.

L

La Femme à la Harpe.

LI

Les Badines.

LII

Le Buste.

LIII

Le Chapeau de Lancret.

LIV

La Jardinière Empire.

LV

Sommeil.

LVI

Les Trois-Crayons de Watteau.

LVII

La Robe Relevée.

LVIII

La Pèlerine de Martre.

LIX

Exposition.

LX

L'Ombrelle.

LXI

La Robe à Volants.

LXII

La Dormeuse.

LXIII

Les Paons.

LXIV

Diane Chasseresse.

LXV

Helen Helleu.

LXVI

Helen.

LXVII

Le Chapeau de Plissés.

LXVIII

Les Cheveux Serpentins.

LXIX

Tête d'Étude.

LXX

Les Trois Regards.

LXXI

Paulette Helleu.

LXXII

Les Lionnes.

LXXIII

Lionne.

LXXIV

Petite Cléopâtre.

LXXV

Adolescente.

LXXVI

Le Plateau d'Argent.

LXXVII

Le Grand Frère.

LXXVIII

Jean Helleu.

LXXIX

Le Petit Dessinateur.

LXXX

Le Copiste de Chardin.

LXXXI

L'Enfant Accoudé.

LXXXII

Le Yacht.

LXXXIII

Le Petit Matelot.

LXXXIV

L'Allaitement.

LXXXV

Le Baiser Maternel.

LXXXVI

Maternité.

LXXXVII

La Fièvre.

LXXXVIII

Le Baiser Distant.

LXXXIX

Caresses Maternelles.

XC

Coucou d'Enfants.

XCI

Cache-Cache.

XCII

Le Berceau.

XCIII

Le Piano Empire.

XCIV

La Porte Entr'ouverte.

XCV

Le Bébé Sérieux.

XCVI

L'Œuf à la Coque.

XCVII

L'Enfant Attablé.

XCVIII

Croquis d'Enfant.

XCIX

Page de Têtes.

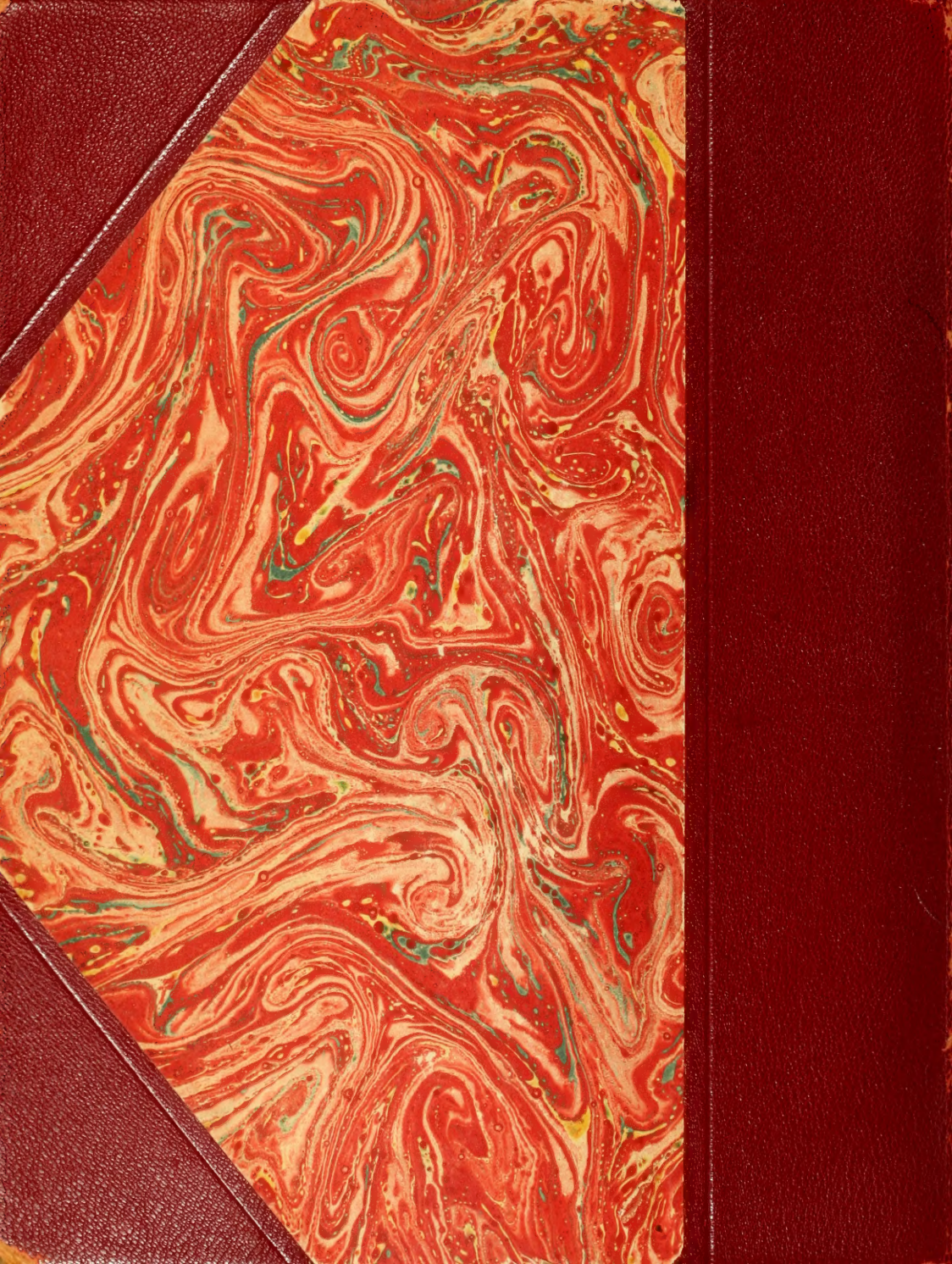
C

Croquis Anglais.

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE VINGT NOVEMBRE MIL NEUF CENT TREIZE
PAR VICTOR JACQUEMIN
GRAVEUR-IMPRIMEUR
45, RUE LECOURBE. 45
PARIS – XV^e^

ND
553
M35M6

Montesquiou-Fezensac,
Robert
Paul Helleu

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY